

La librairie des émotions

Direction éditoriale: Stéphane Chabenat

Édition: Charlotte Sperber

Assistée de Muriel Galichet chez LiberTypo

Traduction: Jeanne Heneug

Conception graphique et mise en pages: Soft Office

Conception graphique de la couverture et illustration: Charlotte
Thomas



sont éditées par les Éditions de l'Opportun
16, rue Dupetit-Thouars
75003 Paris
www.editionsopportun.com

STEPHANIE BUTLAND

La librairie des émotions

À Eli.

Quelques années auparavant...

— Bienvenue dans la meilleure librairie qui soit! lance Kelly, même si elle doute qu'on puisse souhaiter la bienvenue à quelqu'un dans un endroit qui est en réalité fermé.

Craig passe ses bras autour de sa taille et pose sa tête sur son épaule.

— Bonjour, librairie.

Il est 22 heures ce jeudi soir de décembre et Kelly et Craig sont partagés entre ivresse et euphorie. Elle ne sait pas si c'est à cause du cidre chaud ou parce qu'ils se sont dit « je t'aime » pour la première fois pendant le dîner. Si York fourmille de festivités de Noël, la rue pavée où se trouve la librairie Lost for Words est calme.

Kelly adore travailler ici. Elle peut être elle-même, elle peut être une experte et elle peut rencontrer des gens qui aiment les livres autant qu'elle.

Alors que Craig commence à la balancer d'avant en arrière, Kelly se retourne dans ses bras et pose ses mains sur ses épaules. Ils continuent à se balancer. Ce n'est pas vraiment une danse, plutôt une sorte de mouvement harmonieux. Craig n'est généralement pas du genre à afficher ses sentiments en public – il dit qu'il est trop vieux, bien qu'il n'ait que 37 ans –, c'est donc Kelly qui se penche vers lui. Elle aime ces moments-là. C'est ça, être en couple. C'est ça, être aimé. Et aimer quelqu'un.

Mais au bout de la rue, un groupe agité passe, troublant la quiétude du moment. Craig s'écarte légèrement.

— Chez toi? demande-t-il.

Elle acquiesce. Il restera peut-être pour la nuit.

Amateurs de livres

Pour un amateur de livres, une librairie n'est pas un lieu comme les autres, mais un monde à part entière.

Vous savez de quoi je parle.

Vous savez ce que c'est d'ouvrir une porte et d'entendre la clochette tinter faiblement, comme pour vous appeler.

Vous savez comment le parfum des pages flotte dans l'air, léger comme une volute de fumée, et comment la sensation d'être chez soi vous envahit, même si vous n'avez jamais connu de foyer.

Vous savez qu'il y a, quelque part dans cet endroit, un livre qui peut vous offrir ce dont vous rêvez.

Vous savez que les livres sont synonymes de refuge, d'évasion, de sagesse, de paix et de tout ce qui vous aide à avancer. Ils vous enseignent la meilleure façon de préparer une soupe aux champignons, vous brisent le cœur en vous faisant vivre la perte d'un être cher pour vous aider à supporter la vôtre, vous font rire quand rien n'est drôle dans votre vie, ou vous effraient pour que la réalité vous semble moins effrayante.

Vous comprenez.

Vous comprenez donc aussi, ou pouvez imaginer, l'étrangeté d'une librairie déserte. C'est une triste réalité; celle où les gens ne peuvent plus se passer un livre de main en main en disant: «Je crois que c'est exactement ce que tu cherches.» Où les libraires, même ceux qui aiment les livres plus que les gens, espèrent sincèrement qu'un client vienne déranger leurs étagères méticuleusement classées par ordre alphabétique.

Et même les librairies les plus appréciées commencent à connaître des difficultés. Avoir des trésors de toutes sortes, des livres aimés et transmis, ne sert à rien s'il n'y a personne pour ouvrir la porte, respirer l'odeur des livres et poser une question au libraire.

Ma mère veut relire un livre dont elle se souvient depuis l'école, mais elle en a oublié le titre.

Je viens de terminer mes examens et je veux lire un livre qui n'a rien à voir avec les guerres ou l'histoire.

Je n'arrive pas à dormir. Alors, je lis. Où sont les livres qui me donneront le sentiment d'être entourée, d'avoir des amis, plutôt que de me sentir comme la seule personne éveillée dans un monde obscur ?

Il est facile de se poser ces questions en silence, dans une librairie, de déambuler entre les rayons, de toucher les dos des livres, de tourner les pages et de se demander : « Es-tu le livre dont j'ai besoin ? »

Il est facile d'interpeller un libraire en lui disant : « Je veux quelque chose de léger » ou « Je cherche une recommandation » ; derrière ces mots, il entendra : « Je ne supporte pas la longueur des après-midis » ou « Je ne sais plus quel est le sens de ma vie ».

Mais pas si la porte de la librairie est fermée.

Pas si vous essayez d'expliquer au téléphone ce dont vous avez besoin, alors que ce que vous désirez, c'est que la librairie vous invite à entrer, à vous promener, à toucher, à réfléchir.

Pas si vous ne savez pas ce dont vous avez besoin, surtout lorsque l'envie d'un nouveau livre semble à la fois futile et privilégiée : quand votre seule préoccupation est de savoir quoi lire, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter.

Pas si le monde entier semble à court de mots.

Rosemary, 2020, Whitby

Rosemary ressent une douleur dans les articulations de ses doigts, mais elle n'arrive pas à lâcher la poignée de son sac. Aujourd'hui, elle a le sentiment qu'une catastrophe imminente va tout emporter : une grande vague invisible réduira leur cottage en ruine, déracinera leurs plantes et les précipitera, eux et chaque fragment de leur longue vie commune, dans la froide mer du Nord.

Elle ferme fortement les yeux.

Elle a juste besoin d'une minute. Une seule.

Elle se dit que rien ne s'est réellement passé. Le médecin a posé beaucoup de questions à George et une infirmière lui a fait une prise de sang. C'est tout. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter.

À côté d'elle, George cherche la serrure de la porte d'entrée. Rosemary remarque que les épaules de son mari s'affaissent au moment où la clé s'enfonce dans la serrure. Elle sait ce que signifie cet affaissement. Après tout, elle vit aux côtés de George depuis toutes ces années, depuis leur première rencontre en 1964. Ils ne se sont pratiquement pas quittés depuis qu'ils ont pris leur retraite de l'enseignement en 2005, et ils n'ont jamais été séparés depuis le début de la pandémie. Cet affaissement signifie que son mari vient d'accomplir quelque chose qu'il pensait presque impossible. Elle se souvient de la fois où ils ont atteint le sommet du Scafell Pike sous la pluie, peu après leurs fiançailles ; de l'année où l'orchestre de l'école a interprété sans encombre l'intégralité de la *Marche de Casse-Noisette* de Tchaïkovski lors du concert de Noël, les musiciens jouant à quelques mesures les uns des autres ; ou encore de l'année

où ils ont enfin réussi à éradiquer toute la renouée du Japon du jardin de leur cottage bien-aimé de Whitby, qui surplombe la mer.

Et maintenant, George est si épuisé qu'il a du mal à ouvrir la porte d'entrée.

— Une tasse de thé dans le jardin, ma chérie? demande-t-il une fois à l'intérieur. Je vais le préparer.

— Je m'en occupe. Tu pourras peut-être jeter un œil aux mufliers en chemin?

— D'accord, répond George en souriant à sa femme, comme il l'a toujours fait.

Pendant un instant, Rosemary se demande si tout pourrait bien se passer. Beaucoup de gens perdent du poids. Tous les hommes âgés se lèvent pour aller aux toilettes la nuit, non?

L'eau bout. Rosemary attrape leur vieille théière brune sur l'étagère au-dessus de la bouilloire, puis la repose aussitôt et se dirige vers le placard où ils rangent la vaisselle et les verres des grandes occasions. Elle en sort une théière en porcelaine fine décorée de pois de senteur, délicate et magnifique. Ils l'ont achetée pour leur quarantième anniversaire de mariage, lors d'un salon artisanal organisé dans l'enceinte de l'abbaye de Whitby, en 2009. Ils la sortent généralement à Noël et pour les anniversaires, même s'ils devraient l'utiliser plus souvent. Les gens disent toujours que la vie est courte, et Rosemary sait au fond de son cœur qu'ils ne peuvent plus ignorer les changements insidieux chez George, ni les mettre sur le compte de la fatigue ou du vieillissement quotidien qui la pousse à égarer ses lunettes de lecture toutes les cinq minutes. Voilà pourquoi ils sont allés consulter un médecin.

Rosemary regarde George descendre dans le jardin depuis la fenêtre. Il s'arrête pour inspecter les plantes et les parterres au fur et à mesure qu'il avance. Il semble lent, mais elle aussi. Ils auront tous les deux 78 ans à l'arrivée de l'automne: elle en mai et lui en août.

Rosemary verse le thé dans la bouteille thermos, puis range les tasses en étain et le pot à lait à couvercle vissé dans le panier, bien plus pratique qu'un plateau. Elle sait qu'il aura non seulement

vérifié que les mufliers ne sont pas victimes de la rouille, mais qu'il aura aussi repéré d'autres tâches à accomplir : tailler ici, arroser là, étaler des feuilles de thé usagées à certains endroits pour éloigner les limaces des jeunes pousses...

Elle a raison. Lorsqu'elle s'assoit à côté de lui sur le vieux bois chaleureux de leur banc, il lui dit :

— Je dois tailler ce chèvrefeuille, sinon le jasmin ne pourra jamais pousser.

C'est un de ces après-midis ensoleillés de fin de printemps, comme ils en ont connu depuis qu'ils sont à la retraite.

Rosemary verse le thé. Elle lui tend la tasse et remarque que ses doigts sont froids au toucher.

— J'ai oublié la couverture, dit-elle, ma vieille tête de linotte.

— Peu importe, répond George avant d'ajouter, comme s'il commentait un article dans le journal : Tout ce temps, nous nous sommes protégés du Covid, et nous avons regardé dans la mauvaise direction.

Rosemary aimerait dire que rien n'est encore certain : le médecin a simplement indiqué qu'il devait effectuer quelques examens et peut-être les faire à l'hôpital, en fonction des résultats. Mais elle se rend compte qu'elle n'arrive pas à parler. George a raison.

Ils se sont demandé si la livraison de leurs courses contiendrait tout ce dont ils avaient besoin, car ils n'ont pas pu les faire eux-mêmes et il n'y a plus personne de l'autre côté de la clôture à qui demander de l'aide. Le reste de cette petite rangée de maisons est désormais constitué de gîtes de vacances car leurs anciens voisins ont tous vendu et déménagé il y a des années. Et cette dernière année a été très calme, sans nouveaux vacanciers s'enchaînant semaine après semaine. Les seuls endroits où George et Rosemary s'aventurent encore sont le cabinet médical et la pharmacie, où Rosemary veille à ce que le jeune homme se désinfecte les mains avant de leur remettre leur sac de médicaments sur ordonnance.

Elle contemple la mer.

George lui a demandé sa main il y a plus de cinquante ans, alors qu'ils se flânaient sur la promenade de Whitby. Rosemary estime que pouvoir s'asseoir ici et regarder le vent souffler sur la même

baie l'aide à comprendre que, malgré le vieillissement et la douleur, ils ont toujours leur place dans ce monde qui leur est si cher. Ils ont toujours considéré qu'il n'y avait pas de plaisir plus grand que de s'asseoir ici. Elle inspire profondément. *Allez, Rosemary! Ne te laisse pas aller. Inutile de t'apitoyer sur ton sort. Tu as déjà connu plus que beaucoup d'autres.*

Les nuages s'étirent, le soleil brille et le vent souffle doucement. Il est presque inconcevable que le monde soit en crise et qu'eux, George et Rosemary Athey, mariés depuis 1969 et qui sont tout l'un pour l'autre, déclinent.

Ici, sur ce banc installé dans le jardin depuis leur emménagement, leur vie est restée la même durant les trente-trois années qui ont suivi l'achat de cette petite maison au long jardin. Au fil des décennies, ils ont restauré, réparé et embelli leur foyer, et continué à l'entretenir; et maintenant, comme eux, il est en déclin. La fenêtre arrière s'ouvre inopinément dans la nuit et les radiateurs claquent et vibrent. Ils n'ont pas entretenu la serre ces deux dernières années, préférant acheter des tomates et de la laitue au marché, ce qui aurait été impensable lorsqu'ils ont emménagé. À l'époque, ils retournaient la terre pour planter des pommes de terre avant même d'avoir fait leur lit.

Mais lorsqu'ils sont assis sur le banc, à contempler la mer, leur jardin envahi par la végétation et la peinture écaillée de la porte arrière sont hors de vue. Ici, rien ne peut les inquiéter. Pas même leurs pires journées. C'est sur ce vieux banc qu'ils viennent trouver le bonheur, se reposer et être en paix.

— Tout ira bien, ma chérie, dit George.

— Que veux-tu dire?

Il lui prend la main, tout en regardant la mer.

— Quand je ne serai plus là, tout ira bien pour toi.

Un grand sanglot lui échappe, les surprenant tous les deux. Rosemary n'avait jamais été du genre à pleurer.

— Ce ne sera pas le cas, dit-elle, consciente qu'elle ressemble à l'un de ces milliers d'enfants capricieux qu'elle a croisés au cours de sa longue carrière d'enseignante.

George ne dit rien, mais serre sa main.

— Et de toute façon, tout ira bien pour toi.

Il hoche la tête et elle se sent soulagée. Mais il ajoute alors doucement :

— Pas pour toujours, hein ?

Il est l'heure d'aller se coucher. George lit un livre d'histoire qu'il a emprunté à la bibliothèque avant le confinement ; les pages sont imprégnées de la fumée de pipe d'un autre lecteur. Rosemary, elle, n'arrive pas à lire des ouvrages documentaires avant de s'endormir ; elle est donc plongée dans un roman d'Agatha Christie. Elle est sûre de l'avoir déjà lu, mais cela n'a pas d'importance. Trois pages lui suffisent pour s'endormir. La plupart des nuits, en tout cas.

— Je réfléchissais, dit George quelques minutes plus tard en fermant son livre.

— Ça ne t'arrive pas souvent, répondit Rosemary.

Il sourit à cette vieille blague.

— Tous ces livres que nous avons donnés... Quand nous pensions que nous étions vieux.

Rosemary glousse.

— Oui.

C'était au tournant de leurs 70 ans, il y a huit ans. Ils avaient alors décidé de faire don de leur petite bibliothèque personnelle, qu'ils chérissaient tant, à l'école où Rosemary avait commencé sa carrière d'enseignante et où George était devenu directeur du département de mathématiques. Ils voulaient s'assurer que, après leur mort, leurs livres soigneusement conservés seraient entre de bonnes mains. Or, les écoles n'ont plus beaucoup d'argent pour acheter des livres.

— Tu te souviens quand on se lisait des histoires à voix haute ?

Rosemary, appuyée contre ses oreillers, reste immobile. Soudain, elle se sent envahie par une vague de chaleur. Autrefois, ils achetaient leurs livres un à un et les lisaient à voix haute afin de profiter ensemble du plaisir de découvrir ces pages pour la première fois. Elle ne sait plus exactement quand ils ont arrêté. Probablement quand

La librairie des émotions

ils sont devenus trop occupés, suppose-t-elle. Ou quand acheter un livre est devenu plus abordable.

— Je m'en souviens, dit-elle.

Elle pense à la librairie d'occasion où ils avaient l'habitude de se rendre lorsqu'ils faisaient des excursions d'une journée à York, et se demande si elle existe toujours.

George, 1964

Le premier jour d'école est tout aussi effrayant pour un enseignant que pour un élève. George s'y est pourtant bien préparé : il a passé tout l'été à réviser ses notes de formation, à peaufiner ses plans de cours et à essayer de faire taire la petite voix dans sa tête qui lui murmure qu'il n'est peut-être pas fait pour enseigner à 22 ans. Comment trouver l'autorité nécessaire pour enseigner à des adolescents qui ne sont à peine plus jeunes que lui ? Il tente de se convaincre en se répétant qu'il est qualifié : il sait que tout se passera bien, comme lors de son stage d'enseignement. Mais en s'approchant du tout nouveau collège de Harrogate, à l'automne 1964, il se sent nerveux comme un adolescent. Et entrer dans la salle des professeurs enfumée et bruyante, où les gens qui se connaissent discutent déjà, ne le met pas plus à l'aise.

Il pose son sac à côté d'une chaise vide en espérant qu'on ne le remarquera pas. Il n'est pas certain que sa voix lui obéisse s'il tente de parler. Ce n'est pas le meilleur des débuts pour une carrière d'enseignant.

C'est alors que Rosemary entre dans la salle.

George est tellement nerveux – il ne reste plus que quinze minutes avant la première sonnerie – qu'il ne remarque presque pas qu'il tombe instantanément et totalement amoureux d'elle.

Il y a quelque chose en elle. Il n'a jamais rencontré quelqu'un d'aussi authentique. Dès le premier instant, alors qu'elle parcourt la salle des professeurs du regard et qu'il verse du café dans une tasse, il a l'impression de tout percevoir d'elle. Sa gentillesse, son sérieux,